

II

Louis Grignion de Montfort, j'imagine d'abord, quand ma pensée se tourne vers lui, cet apôtre au grand cœur, sur la route de Rennes à Paris, à l'automne de 1693, lorsque détaché des siens, abandonné à Dieu comme une proie volontaire, il se sent ravi par un grand souffle de liberté. Un de ses frères, assisté d'un prêtre selon son amour, l'abbé de la Visnelle, l'a conduit jusqu'au pont de Casson où l'a saisi une main sans chair et sans apparente tendresse. Il n'a plus d'autre famille que la jalouse Trinité. En vain regarderait-il en arrière. Aucune hâte non plus ne le porte vers le terme de son voyage. Il a refusé le cheval qu'on lui proposait. Les yeux baissés, indifférent à des paysages voilés par une pluie véhémence et qui ne lui importent plus, il jouit du bonheur plénier d'une option dénitve. Pèlerin de l'absolu, il méprise le temps et les hommes, il habite déjà l'éternité et fait sa société des élus et des saints.

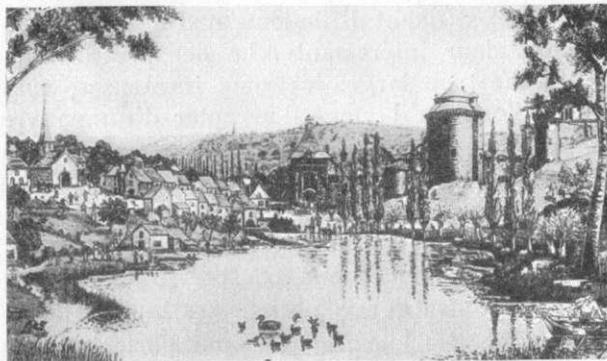
J'essaie de me le représenter; j'ai consulté la plupart des livres qui ont osé, comme je l'ose aujourd'hui, reconstituer les traits de son originale physionomie; je crois le voir mais je ne le

vois pas. L'histoire consigne, étape par étape, les événements qu'il marqua de son signe ou qui s'opposèrent à son unique dessein. La légende enjoliveuse m'apporte ses touchantes *fioretti*. Mais la pleine lumière dans laquelle baignait son visage l'a suivi dans la tombe et ne nous appartient plus. Son secret repose sous ses lèvres scellées. Je cherche l'accent de sa parole et le feu de son regard devant quelques-uns des lieux où il prêcha et il ne me laisse plus découvrir que ce crucifix de quelques sous qu'il tenait à la main et derrière lequel il s'effaçait jusqu'à disparaître.

On voudrait l'avoir rencontré sur cette route où il part allègrement vers son destin choisi par Dieu. Les mots par lesquels on tente de le décrire hésitent et se fixent difficilement. Il est laid mais d'une laideur intéressante. Le nez proéminent, la bouche trop large, les yeux immenses, vêtu des chiffons qu'il vient d'accepter d'un pauvre en échange de son vêtement, il va, ses doigts glissants sur les grains minuscules d'un rosaire. Ses pieds s'embarrassent d'une boue pesante. Repoussé des foyers où il s'arrête pour demander l'indispensable, malmené par certains ecclésiastiques et contraint aux plus basses humiliations, il connaît cette joie parfaite dont parle le Saint d'Assise. Là où on l'accueille, et tel que le dernier des gueux, il doit se contenter de croûtes pour nourriture, et comme couche, de paille

souillée. Il est plus pauvre que tout. Il a abandonné au premier vagabond rencontré les dix maigres écus reçus des siens et qu'il n'a pas pu refuser.

Les horizons de son enfance et de sa jeunesse, en vain le sollicitent leurs lignes multipliées. Ce sont, en premier lieu, ceux de Montfort, qui commande la vallée du Meu, non loin de la mystérieuse forêt de Brocéliande où Viviane passait dans son manteau constellé, où retentissaient les incantations du faux messie Eon de l'Etoile. Il y est né le dernier jour de janvier de cette année 1673 qui vit Louis le Grand poursuivre en Hollande la plus implacable des conquêtes. Pendant plusieurs siècles, une cane légendaire, accom-



Cl. Hôtel Joly

Montfort-sur-Meu. — Une venue de la cane légendaire au xvii^e siècle

plissant la promesse d'une jeune vierge menacée par un entreprenant seigneur, traversait, paraît-il, une fois l'an, la rivière qui se glisse le long de la petite ville moyenâgeuse, pénétrait dans une des trois églises et, s'inclinant devant l'autel, y simulait la prière de l'adolescente. Rue de la Saunerie, dans une maison aujourd'hui restaurée et méconnaissable, qu'annonce une grille, le futur saint connu, sous la fêrulle d'un père sans indulgence (avocat, il représentait le type du petit bourgeois d'esprit court et obstiné)¹, une atmosphère familiale qui impose le souvenir de celle de Combourg, si terrifiante dans les amples évocations désabusées de Chateaubriand. Au milieu de dix-sept frères et sœurs, une rieuse et charmante petite fille, Guyonne, qu'il appelait Louise et qui plus tard se fera religieuse, sera la calme Lucile de ce René authentiquement chrétien.

Ces horizons premiers, ce sont encore ceux de la Bachelleraye-en-Bedée, village perdu de la sauvage Bretagne, chez sa nourrice, la mère André, qui lui apprit l'expressif langage du peuple et lui communiquera ce sens de l'âme populaire qui, plus tard, l'aidera beaucoup dans ses missions. Ce sont ceux de la gentilhommière du

¹ Jean-Baptiste Grignon plaidait au bailliage de Montfort. Si rares étaient les causes importantes qui lui étaient confiées qu'il dût, vers 1690, abandonner sa charge et aller vivre à Rennes. Il avait épousé M^{lle} de la Visnelle-Robert dont le père était échevin.

Bois-Marquer, en Iffendic, qui n'est plus aujourd'hui qu'une modeste ferme, et où il fit sa première communion, fut confirmé et vécut jusqu'à sa douzième année. Ce sont ceux de Rennes, la ville capitale, où il commença ses humanités chez les Jésuites¹. Des amitiés exceptionnelles se cristallisaient autour de lui sans qu'il les eût expressément désirées, celle notamment de ce Blain qui fut pour lui ce que pour saint Louis fut Joinville et qui porta sur son modèle cet insigne témoignage : « Il avait le cœur aussi tendre que personne². » A Rennes, Louis Grignon n'est dans son plus heureux climat qu'au milieu des chapelles. A l'âge où les passions, d'ordinaire, bouillonnent, il se plaît en d'interminables stations auprès de la Femme élue entre toutes les femmes. Il s'enchantait des aimables et multiples vocables sous lesquels on l'invoque : Notre-Dame de la Paix, gracieuse et douce, qu'un frère carme avait fait bénir à Rome et portée jusqu'en Terre Sainte; Notre-Dame de Bonne Nouvelle, évocatrice d'une victoire de Charles de Blois; et Notre-Dame des Miracles, si ravissante avec son manteau d'hermine et son royal poupon bénissant. Tout enfant,

¹ Il avait déjà reçu les bases d'une bonne instruction dans une école de Montfort. Le collège des Jésuites, à Rennes, ne groupait pas moins de 2.000 élèves externes. Louis Grignon habitait chez son oncle, l'abbé de la Visnelle-Robert, prêtre-sacriste de Saint-Sauveur.

² Il eut aussi pour ami Claude Poullard des Places, le fondateur de cette Congrégation du Saint-Esprit, dont M. Georges Goyau s'est fait récemment l'historien.

il s'est librement consacré à ce souverain patronage. Les images de sa Dame lui font négliger les autres. Il rougissait en l'entendant nommer. Il l'aimait en les êtres les plus disgraciés de ce monde, qu'il recherchait spécialement et dont il baisait tendrement les pieds. Il n'est pas deux amours. Un cœur de jeune homme n'a de cesse qu'un amour vivant et beau ne l'occupe. Celui de Montfort, plus exigeant, a choisi cette part meilleure, qu'aucun accident ne peut ravir.

Mais tous ces horizons d'autrefois, si chers qu'ils lui puissent être, semblent ne plus compter pour rien. Vitré vit passer le voyageur, pimpante avec ses clochetons et ses tourelles; Laval, assise sur le penchant d'un double coteau; Le Mans, voué à Notre-Dame du Pré et incliné vers une rivière paresseuse; Chartres élevant les flammes de ses clochers comme deux Aves de gloire; Paris, enfin, où, réduit au plus pitoyable état qui se puisse, il n'osera se présenter chez cette demoiselle de Montigny, paroissienne de Saint-Sulpice, qui, l'été précédent, visitant sa famille et ayant appris, du même coup, sa vocation ecclésiastique et les empêchements matériels qui en retardaient l'accomplissement, avait intéressé une généreuse amie à son cas et l'avait appelé dans la première des villes de France.

Un pareil voyage, nous l'eussions maudit. Pendant les dix jours où il dévore les quelque quatre-vingts lieues qui séparent de Paris la capitale de la Bretagne, Montfort exulte et connaît ses plus

enivrantes émotions. Il écrit aux siens, simplement par déférence, des lettres débordantes de bonheur, leur demandant de bénir Dieu des faveurs dont il se sent investi. L'action de grâces ne quitte pas ses lèvres. La Vierge le mène par la main; elle est son introductrice, sa Porte d'Or, la cause de sa joie. Il la voit sous les traits simples et naïfs des madones rennaises; mais il la voit surtout dans son cœur comme une présence indicible, comme une empreinte à jamais posée.

Le voici à Paris, et ce n'est pas lui qui, par anticipation, eût prononcé le mot du héros balzacien : « A nous deux », repris par tant de jeunes hommes dévorés d'ambition. A cette même date, Louis XIV est aux armées de Brabant. Bossuet songe à écrire, pour des Visitandines, ses brûlantes *Méditations sur l'Évangile*. Toute au deuil de Bussy-Rabutin, M^{me} de Sévigné en entretient sa lointaine Françoise de Grignan. Saint-Simon surveille Versailles et continue ses peintures au vitriol. Racine, qui a donné la plus grande de toutes ses œuvres, *Athalie*, ne s'occupe plus que de ses fonctions d'historiographe du Roi. L'auteur de *La Princesse de Clèves* meurt, délivrée de son vertueux secret. Ramené à Dieu par la maladie, Jean de la Fontaine achève ses sages Fables. La Montespan, supplantée et disgraciée, a quitté la cour mais ne se résigne pas encore à la retraite. L'année suivante naîtra Voltaire...

III

Grignon de Montfort ne cherche à Paris que Saint-Sulpice, le séminaire auquel il se sait destiné. Mais à l'arrivée il prend conscience de l'indignité de sa mise et n'ose plus que se réfugier dans une écurie sordide où sa nourriture lui est providentiellement envoyée. Chez M^{lle} de Montigny, il fait scandale. Il faut que sa protectrice soit vraiment nantie des meilleurs renseignements à son sujet pour ne pas chasser ce loqueteux. Des scrupules bien naturels modifieront cependant ses projets. Comment un pareil garçon saurait-il s'adapter aux règlements sévères des saints messieurs? Ne convient-il pas, avant de l'introduire dans leur maison, de lui faire accomplir un stage ailleurs? Moins exigeante que le célèbre séminaire, la communauté de M. Claude Bottu de la Barmondière, filiale de l'œuvre de M. Olier, fréquentée par des jeunes gens pauvres, accueille notre original. En attendant d'y être admis, Grignon de Montfort change à peine ses habitudes : il dédaigne les prestiges de Paris; il ne connaîtra d'autres statues que celles de la Vierge, au coin des rues; d'autres monuments, que les églises. Job avait

Le Bienheureux Grignon de Montfort

fait un pacte avec ses yeux. Saint Bernard refusait de regarder le lac de Constance. L'abbé Perreyve s'affligeait de voir autour du cou des petites filles l'enroulement du serpent tentateur. Hé! quoi? s'exclameront certains. Quel mépris de la beauté, quelle inhumaine opposition dressée entre Dieu et les plus resplendissantes de ses œuvres, quelle insulte à cet Amour dont le plus immédiat et le plus sensible reflet se découvre en de purs visages! Au vrai, un Montfort avait entrevu de telles merveilleuses réalités surnaturelles que rien ne lui disait plus des séductions d'ici-bas, et qui nous assure que de plus subtiles tentations, inconnues de la plupart des hommes, n'eussent pour lui adultéré le spectacle de tout ce dont volontairement il se détournait? A d'autres de chanter le cantique des créatures! A d'autres de connaître cette illumination et cette extase de poser sereinement les yeux sur de fragiles et élevantes apparences! A d'autres de plonger le regard dans celui de cette Béatrix réverbérant la lumière divine! Son amour à lui, et son repos, et sa joie, et sa passion, et sa folie, c'est la croix toute nue, c'est le gibet sanglant qui a divinisé l'homme. Il repousse tout le reste avec violence. Il renonce même à des goûts qu'il ne lui était pas encore venu à l'idée de contrarier : tout jeune, il dessinait avec talent, au point d'être remarqué par des connaisseurs; sa résolution en est prise; il ne dessinera plus.

Aux pieds de M. de la Barmondière, Montfort



L'église Saint-Sulpice et ses environs (plan Tavernier)

sent se briser ses dernières attaches séculières. Il prend en quelque sorte son âme entre ses mains et inaugure par une confession générale une nouvelle étape spirituelle. Le fils d'Olier, que la communauté appelle tout bonnement « Monsieur le Curé » (curé, il l'avait été autrefois), comprend à merveille ce nouveau venu. Le temps s'écoule dans l'accomplissement amoureux d'humbles tâches. Entre les leçons de la Sorbonne, les jeunes gens balaient leurs cellules, nettoient les corridors, aident les cuisiniers, servent à table. Tout est harmonie, discipline, ordre; les compagnons de notre jeune Breton se comportent comme des saints de désir. Une maîtresse de maison invisible, la Vierge, règle chaque heure de travail ou de détente. C'est bien là le lieu du monde rêvé par Montfort. Heureux d'y vivre, il presse son ami Blain de le rejoindre. Qu'a-t-il à faire dans le siècle quand l'éternité semble commencer dans cette maison privilégiée? Bientôt les deux amis partagent un sort commun; nous devons à cette circonstance l'une des plus précieuses biographies du saint, celle de laquelle découlent toutes les autres, la seule vraiment essentielle et que nous nous consolions aisément de voir lue plutôt que notre essai s'il en existait des copies en quantité commerciale.

Grignon de Montfort (qui à son prénom a ajouté le nom de Marie depuis son départ de

Rennes) fut tonsuré après une retraite à Saint-Lazare, dans une maison ouverte naguère par saint Vincent de Paul. C'est à ce moment, semble-t-il, que commencent ces grandes mortifications qui effrayaient ses voisins de chambre. A peine alors prenait-il le temps de se récréer : il eût même voulu sacrifier ces rares moments de distraction prévus par la règle. Sa chambre est son univers : son Calvaire et son Thabor. Mieux qu'ailleurs il y retrouve Dieu et tient avec Lui d'enflammés colloques. Il réduit sa chair en servitude pour mieux lui abandonner son âme. Son labeur intellectuel (on ne saurait assez y insister, car en ce prétendu fanatique d'aucuns n'ont pas manqué de montrer un inculte ou un primaire) se poursuit allègrement : il porte un goût particulièrement vif à l'Écriture Sainte, et plus tard ses sermons seront sertis de citations bibliques toujours judicieusement choisies. En réaction contre l'enseignement janséniste de la Sorbonne, Louis-Marie Grignon s'applique à justifier à ses propres yeux une confiance illimitée en l'amour divin. Aux doctrines d'Ypres et de Port-Royal, il jurera une lutte sans merci. Montfort sera, par excellence, l'antijanséniste, le pionnier du Dieu bon.

La famine, à la fin de l'année 1693, obligea l'amie de M^{lle} de Montigny à cesser le paiement de sa pension, et, par ailleurs, une gêne insolite allait contraindre M. de la Barmondière à con-

gédier les plus pauvres de ses pensionnaires. Montfort, préparant déjà sa vie publique, se fit quêteur, traversant les foules, pour procurer quelques ressources à la malheureuse communauté. Il alla même, avec des confrères, veiller des morts, priant à genoux de longs moments, puis faisant sa lecture spirituelle ou s'adonnant à l'étude de ses cahiers de théologie, enfin ne réservant à son sommeil que deux pauvres heures. Certains n'osaient approcher des cadavres. Lui, hardiment, les dévoilait et méditait devant leurs os saillants et leurs traits ravagés. Il n'oubliera pas certain débauché ou certaine mondaine portant les stigmates d'une vie agitée; on retrouvera plus tard, dans ses cantiques, des allusions saisissantes à ces spectacles dignes d'un Goya.

Il faut le dire : une extravagance constante et très accusée le distingue entre tous. Qu'il entre à la Sorbonne ou qu'il en sorte, on le voit tomber à genoux et prier tout seul. Dans le vestibule d'une banque, où il accompagne un camarade, on le surprend dans la même attitude. Chez un important personnage ecclésiastique, où il se trouve avec son ami Blain, il garde obstinément les yeux fermés et ne desserre pas les lèvres, part silencieux comme il est venu. Il est envahi, pénétré, enivré de surnaturel. Il nous a été envoyé comme un bolide. Il ne se discute pas et se refuse presque à toute analyse. Mais une cha-

rité de feu le consume, celle dont a vécu et parlé l'apôtre Paul. Les humbles et les affligés habitent son cœur. On lui demande, un jour, pourquoi il suit chapeau bas un homme apparemment insignifiant.

— C'est, répond-il, que cet homme est sur la croix et qu'il faut respecter et honorer tous ceux qui ont le bonheur d'y être attachés.

Il faut cependant qu'il diminue et que son Christ croisse en lui. Il se tient pour le plus imparfait des hommes. L'ancien confesseur de saint Jean-Baptiste de la Salle, M. Baüyn, directeur du petit séminaire Saint-Sulpice, à qui l'envoie M. de la Barmondière, l'aidera encore à



L'ancienne église Saint-Sulpice
d'après une gravure de Marot

reproduire de plus près la divine ressemblance. Il médite beaucoup *Les Voies de la Croix* de M. Boudon et travaille ainsi à l'élaboration de la doctrine spirituelle à laquelle son nom demeurera durablement attaché.

Un jour qu'il revient de la maison de retraite de Saint-Lazare, il apprend la mort, presque subite, de M. de la Barmondière. C'est le 18 septembre 1694. Il semble accueillir la nouvelle avec détachement. Mais une précieuse lettre adressée à un oncle de Rennes trahit le chagrin de son cœur : « Monsieur et très cher oncle, M. de la Barmondière, mon directeur et supérieur, est mort, et fut inhumé dimanche dernier, avec le regret de toute la paroisse de Saint-Sulpice et de tous ceux qui l'ont connu. Il a vécu en saint et est mort de même. C'est lui qui a fondé le séminaire où je suis et qui m'y a reçu pour rien, et m'a fait tant de bien. Je ne sais pas encore comment tout ira, si j'y demeurerai ou si j'en sortirai. Quoi qu'il arrive, je ne m'en embarrasse pas. J'ai un Père dans les cieux qui ne manque jamais; il m'a conduit ici et m'y a conservé jusqu'à présent; il le fera encore avec ses miséricordes ordinaires, quoique je ne mérite que ses châtiments pour mes péchés. Je ne laisse pas de prier Dieu et de m'abandonner à sa Providence. »

C'est alors la navrante dispersion de la petite communauté. Les uns entrent à Saint-Sulpice;

d'autres, dont Louis-Marie Grignon et Blain, sont recueillis par M. Boucher, à la « Petite communauté des pauvres écoliers », chez ceux que l'on appelle les Robertins, en souvenir d'un certain Robert qui fut leur bienfaiteur. Cette maison est encore plus pauvre que la précédente et la nourriture y est exécrable, repoussante, au point que Montfort, pourtant peu difficile, tombe malade et croit qu'il va mourir. Il doit s'aliter et dissimule tant bien que mal sa haine, que l'on peut soupçonner d'une certaine complicité dans les causes de son état. On le conduit à l'hôpital où c'était à qui, parmi les religieuses, soignerait ce malade modèle. Ce dépouillement parfait lui seyait à merveille, et il connaissait au moins aussi bien que Pascal, à l'égard de qui il ne devait nourrir aucune spéciale tendresse, le bon usage des maladies. Des soins empressés eurent bientôt raison de sa grave indisposition. A peine remis, il se plonge dans les *Lettres spirituelles* du P. Surin. Déjà sa réputation de vertu s'étend dans les « bons milieux ». Enfin, Saint-Sulpice lui ouvre ses portes, grâce à M. Brenier, qui en était le supérieur¹. Ce dernier attendait depuis longtemps un sujet d'élite tel que lui.

¹ C'est au « Petit Séminaire », succursale de Saint-Sulpice, que le jeune homme fut admis. Cette maison, fondée par M. Tronson et destinée aux clercs pauvres, se trouvait primitivement rue Princesse; puis elle fut établie rue Férou et communiquait alors avec le Grand Séminaire.

Une rente, expressément destinée à Louis-Marie Grignon, vint à propos favoriser ses vues. Elle lui fut remise par une certaine dame d'Alègre, et ce geste fera oublier les médisances que M^{me} de Sévigné rapporta à son sujet (« dévote fort singulière », disait, de son côté, Saint-Simon, et « qui n'était pas sans esprit et sans vues »). En outre, on obtint pour Montfort le bénéfice d'une chapellenie à Saint-Julien-de-Concelles, près de Nantes.

IV

L'estime dans laquelle on tient Louis-Marie Grignon est telle, on se félicite à un tel point de la faveur de l'accueillir et de le posséder qu'un *Te Deum* inattendu tonne sous les voûtes de la chapelle du petit séminaire de Saint-Sulpice lorsque M. Brenier le reçoit. M. Bauijn sera son directeur de conscience. Ce Suisse, venu à Paris pour ramener un frère du catholicisme au protestantisme, avait été pris, à son tour, dans les rets de la Grâce.

Les cours de la Sorbonne sont toujours suspects d'infiltrations jansénistes. Trop pauvre pour pouvoir les suivre, notre jeune homme en est dispensé. Sa cellule se tient sous les toits, une cellule immonde, jamais chauffée et peuplée de punaises. Il s'y consume en heures d'études où Bérulle, Condren, Bourgoing, Olier et surtout Boudon, dont il goûte maintenant le *Saint Esclavage de la Mère de Dieu*, deviennent ses maîtres entre tous préférés. Sa dévotion à la Vierge s'approfondit. Il assure à cette dévotion une extension nouvelle en créant, avec l'approbation de M. Tronson, supérieur général de Saint-Sulpice, une « Société de l'esclavage de la Très

Sainte Vierge ». La théologie le retient dans les réseaux de ses illuminants systèmes. Plus qu'à l'appareil savant, il s'attache à la « greffe divine » qui, selon le mot de Gratry, y est venue s'insérer. Préoccupé de la question de la grâce, alors si débattue, il se renseigne et se penche sur les sources. Ses récréations même prolongent ses passionnantes cogitations. Certains esprits difficiles s'en scandalisent, et exigent de sa charité qu'il prenne part à leurs propres délasséments. Ils pouvaient invoquer les plus hautes argumentations contre ce trop studieux et trop sévère camarade. « L'homme qui ne plaisante jamais, dit saint Thomas, qui ne reçoit pas la plaisanterie et ne favorise pas le jeu ou la détente d'autrui est un rustre, et il est onéreux à son prochain. » Montfort, de qui le bon vouloir n'est pas en cause, doit se rendre. Les récréations ne seront plus, comme il l'avait rêvé, des conciliabules spirituels. Il apportera jusque dans l'obéissance à la règle une sainte héroïcité. Ne le voit-on pas copiant, sur les feuillets d'un carnet, de bons mots, de piquantes anecdotes et les racontant, avec un plaisir sans doute un peu contraint, à ses condisciples étonnés ?

Désormais inattaquable sur un point où il ne dut pas céder sans lutte, il n'est cependant pas complètement à l'abri des critiques. Son tort est d'être trop fidèle à lui-même. Celui des autres séminaristes, de ne point voir qu'un caractère

d'exception comme le sien ne peut se plier en un jour aux lois d'une vie de communauté. D'ailleurs, avec un admirable bon sens que généralement on n'a pas su discerner, Louis-Marie Grignon expliquera plus tard, comme on le verra¹, que s'il a des manières singulières, c'est contre son gré, et qu'il ne cherche en tout qu'une conformité parfaite à sa vocation. On l'attaque maintenant à propos de ses mortifications excessives, qui ne vont pas sans humilier ceux qui ne sauraient les imiter. Il s'affirme tel déjà que nous le retrouverons dans la suite, milicien de la foi, défenseur intrépide des mœurs chrétiennes. Un jour, il surprend, sur une place, deux jeunes gens singulièrement excités et qui, armés chacun d'une épée, sont prêts à tomber l'un sur l'autre. Lui, brandit son crucifix, va vers eux, les invite, en mots de feu, à penser à Dieu et à leur salut. Ils sont gagnés; ils se pardonnent, se serrent la main et se retirent. L'un d'eux, plus tard, remplacera Montfort au séminaire. Une autre fois, il entend chanter dans la rue des airs obscènes. Abordant le chanteur, il lui achète ses copies, les déchire sur-le-champ et le conjure, au nom du Christ, de ne plus jamais recommencer. Et une autre fois encore, voyant, autour d'un charlatan équivoque, se presser un groupe de badauds, il se place sur le trottoir d'en face,

¹ Chapitre XVIII.

interpelle ceux-ci et, d'une voix qui les cingle comme une cravache, leur reproche de s'arrêter pour entendre articuler des horreurs.

Entre-temps meurt cette demoiselle de Montigny qui avait permis à Louis-Marie Grignon de quitter Rennes pour Paris et qui avait étendu sa sollicitude jusqu'à la sœur chérie du séminariste, Louise, sa « douce moitié » comme il disait plaisamment. Cette dernière est ainsi menacée d'abandon. Mgr de Saint-Vallier, évêque de Québec, un habitué du Séminaire, auprès de qui Montfort intervient en sa faveur, lui obtient indi-



Cl. Bulloz
Madame de Montespan
d'après le portrait de Mignard

France rencontra le saint Sacrement, porté à un de ses officiers mourant, et obtint d'elle la rupture de leur liaison? Les humiliations allaient-elles la mener aux inspirations héroïques? En tout cas, elle partageait son temps entre le couvent de Fontevault, dont sa sœur était abbesse, et la maison des filles de Saint-Joseph, 8-12, rue Saint-Dominique, où plus tard, M^{me} Du Deffand tint son célèbre salon « de moire bouton d'or, aux nœuds couleur de feu », et où se trouvent installés aujourd'hui des bureaux du Ministère de la Guerre : on y élevait alors de jeunes orphelins pauvres. Il y eut entre le futur « saint » et celle qui fut auprès du Roi le génie du mal, un entretien sur lequel nous ne possédons pas de détails, mais qui se termina avantageusement pour la sœur de Louis-Marie Grignon. Non seulement cette dernière fut admise à la maison Saint-Joseph, mais deux de ses sœurs, restées en Bretagne, furent invitées à partager le même sort. Comme toutefois l'orphelinat de la rue Saint-Dominique manquait alors de place, M^{me} de Montespan confia celles-ci à sa sœur l'abbesse de Fontevault, M^{me} de Rochechouart.

La mort, en mars 1696, de M. Bauijn priva Montfort d'un directeur spirituel incomparable. Il le remplaça par M. Leschassier, directeur du grand séminaire. Il avait choisi celui-ci de préférence à M. Brenier, le nouveau supérieur de

Saint-Sulpice, qu'il ne connaissait presque pas. Parfait administrateur, M. Leschassier était, en matière doctrinale, un rigoriste inexorable mais prudent. Soucieux d'orthodoxie, il combattait le jansénisme comme l'ennemi numéro 1; mais il appartenait à cette catégorie d'éducateurs qui apprécient les sujets formés dans le même moule, et les extravagances de Montfort ne laissaient pas de l'inquiéter. Sa pondération même lui rendait difficile, voire impossible, l'accès d'un caractère aussi entier. Et cependant, qu'eût-il pu valablement reprocher à son nouveau dirigé? Viril, ardent, courageux, combatif, plein d'allant et d'audace, il n'était animé que de Jésus crucifié. Aucune trace d'orgueil. Aucun soupçon d'amour-propre. M. Leschassier en vint à malmener cependant son fils spirituel, lui refusant son audience, lui dissimulant le fond de sa pensée à son égard, demeurant fermé et glacial, ne l'encourageant jamais. Il trouva sans peine des auxiliaires zélés parmi les condisciples de Louis-Marie, qui menèrent contre ce dernier une véritable guerre d'humiliations, allant jusqu'à le souffleter, lorsqu'il avait la tête penchée, pour qu'il se redressât. Sans doute, M. Leschassier n'estimait pas moins Montfort que les autres; il voulait à tout prix, par tous les moyens, le rendre conforme à un certain modèle de pieux élève, dont on aurait tort de sous-estimer la valeur, mais qui rebutait, comme un idéal contre nature, le jeune Breton. Ce dernier, dans son abandon même.

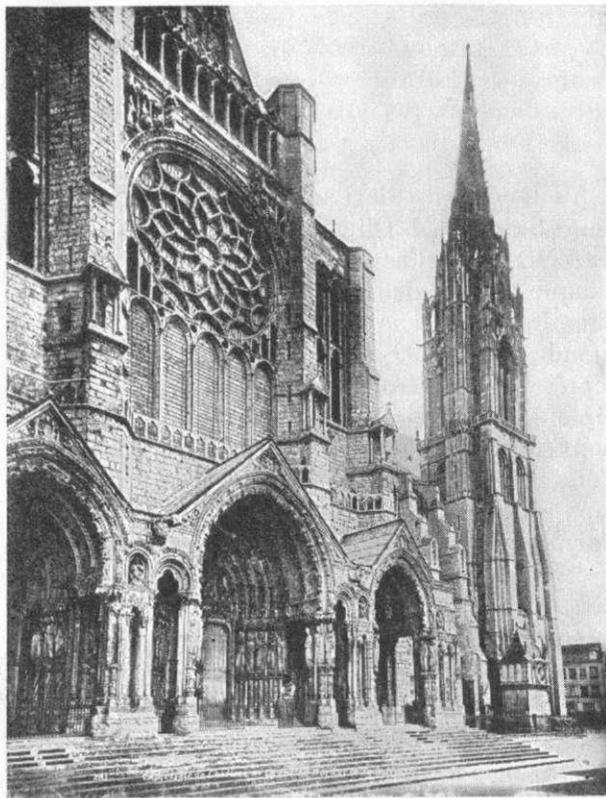
gardait une indépendance qui ne relevait pas de soi et que nous jugeons aujourd'hui comme l'un des plus beaux de ses avantages.

Devant l'insuffisance, pour ne pas dire l'échec de ses redoutables méthodes, M. Leschassier pria M. Brenier de l'aider dans sa tâche. Le supérieur de Saint-Sulpice s'appliqua à mortifier savamment celui en qui il ne voyait pas une âme d'exception, que l'Esprit de Dieu attirait par des chemins extraordinaires. Ce fut une haute lutte, interrompue par aucune trêve durable. Les réprimandes se succédaient impitoyablement. Jamais le maître n'offrait à son jeune disciple qu'un visage froid et méprisant. « Le supérieur écrit Jean-Baptiste Blain, témoin dont nous ne saurions assez apprécier le témoignage, le supérieur étudiait à fond son séminariste, ses inclinations, son humeur, son caractère, son tempérament; il épiait en lui tous les retours de la nature, et, sur les moindres indices de l'amour-propre, il poursuivait ce vice pour le crucifier. Les assauts les plus rudes qu'il lui livrait étaient publics et avaient autant de témoins que de jeunes gens composant la communauté... Tout autre que M. de Montfort n'aurait pu soutenir, même une fois, les coups meurtriers à la nature de cet exterminateur de l'amour-propre. Cependant il les essuya, non pour quelques jours seulement, mais six mois entiers, sans marquer le moindre trouble et sans rien perdre de sa douceur, se rapprochant, après l'humiliation, de

Le Bienheureux Grignon de Montfort

celui qui en était l'auteur, avec autant de simplicité et de joie que si rien ne se fût passé, si bien que celui-ci, à la fin, fut obligé de se démettre de sa commission, et de faire à M. Leschassier l'aveu qu'il était à bout, et ne savait plus par où prendre M. de Montfort pour le pouvoir humilier. »

Nous ne céderons pas au romantique travers de dramatiser à l'excès ces faits douloureux qui se retrouvent, d'ailleurs, fréquemment dans d'autres vies saintes. Les éluder n'eût pas moins été une erreur. S'il abandonne la lutte, s'il s'avoue implicitement vaincu par les prodigieux mérites de cette âme, martelée sur l'enclume de sa direction par les coups les plus cuisants d'une inhumaine discipline, M. Brenier, de même que M. Leschassier, ne cesse de garder Montfort, comme disent les médecins, « en observation ». Mais ses rigueurs se relâchent. Une certaine aménité s'insinue dans ses paroles et son regard ne lance plus d'éclairs. On aura même des attentions pour Louis-Marie Grignon. On lui confie le soin d'entretenir à l'église Saint-Sulpice l'autel de la Vierge, de diriger les cérémonies de la chapelle; on le nomme bibliothécaire de la maison, ce qui lui permet de lire la plupart des ouvrages relatifs à la dévotion mariale. Déjà il compose des cantiques et il se fait, avec l'excellent abbé de Flamanville, le catéchiste des domestiques du quartier à qui il sait arracher des larmes en leur parlant de la mort.



Cl. Giraudon

Cathédrale de Chartres
Portail Nord et tour neuve

Au lendemain de l'achèvement du Séminaire Saint-Sulpice, M. Olier avait accompli à Chartres un pèlerinage d'action de grâces, et depuis lors, chaque année, deux séminaristes reprenaient le chemin qui mène à la cathédrale unique au monde. En 1699, Montfort fut désigné pour représenter le séminaire, ainsi que son condisciple M. Bardou, futur vicaire général de Narbonne. En route, à travers l'immense plaine d'où s'élève comme un double épi d'or « la pierre sans tache et la pierre sans faute », Louis-Marie, s'arrête volontiers auprès des paysans beaucerons et les entretient du Christ travailleur et du blé que glorifie l'hostie de l'autel. Chartres est mieux qu'un monument. Chartres est une présence. C'est l'âme de Marie dans le plus beau des sanctuaires. Avec quelle allégresse Montfort ne fixe-t-il pas ses regards sur les deux tours symboliques ! La nuit est déjà tombée quand les voyageurs pénètrent dans la vieille cité, mais ils ne cherchent pas d'auberge, ils ne se préoccupent que de cette chapelle souterraine où, depuis un temps immémorial, un peuple fidèle vénère « la Vierge qui devait enfanter ». « La

semence, écrit Paul Claudel dans son *Développement de l'Eglise*, est encore ici le grain de sénevé mystique ! entre, et tu pourras vénérer la petite statue jadis trouvée sous la terre comme un pépin noir. » Dans cette crypte, consacrée par le grand Fulbert à la place du puits sacré des druides (le même Fulbert qui fut si cher à la Vierge qu'elle lui fit boire du lait dont s'était nourri Jésus), c'est la maternité même de Dieu qui se trouve rendue sensible. Cette cathédrale est mère, et il n'est aucun autre lieu qui ait glorifié autant que celui-là la femme et la mère, dont le nom, par Eve la première pécheresse, avait été profané et flétri ; au-dessus de la crypte, dans la merveilleuse profusion d'images taillées dans la pierre ou fixées dans les vitraux, des centaines et des centaines de femmes et de mères font cortège à la Mère de Dieu et des hommes : des mères ceintes



Chartres. — Notre-Dame de
Sous-Terre au xvii^e siècle

d'une royale couronne, des mères marchandes, des mères ouvrières, des mères paysannes...

Devant Notre-Dame-de-Sous-Terre, assise sur sur sa chaise avec son Fils sur les genoux, Montfort voit mieux que jamais le sens de sa mission. C'est là notamment que la prophétie, rejoignant l'immense espérance de tant de générations, a annoncé le salut du monde par la Mère d'un Dieu. Montfort proclamera l'universelle médiation de cette Mère dans cet axiome où se résume son message : « Pour aller à Jésus, il faut aller à Marie. » On veut que *Le Traité de la Vrai Dévotion à la Sainte-Vierge*, ce chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre spirituels, ait été conçu dans la crypte



Notre-Dame de Paris au XVII^e siècle
Façade et parvis

de Chartres. Je ne vois pas plus belle, plus heureuse origine pour un livre qui représente le plus magnifique témoignage qu'ait inspiré Notre-Dame à une plume humaine. *Le Traité* est comme le miroir de la cathédrale.

Le lendemain matin, dès l'aube, Louis-Marie, assisté de son compagnon, revient à la crypte et y communique avec une joie qui est le secret de son Dieu et le sien, puis il reste en oraison jusqu'à midi. A peine prend-il le temps de se restaurer et il regagne la cathédrale où il continue son oraison jusqu'au soir, jusqu'à ce qu'on le prie de partir. Depuis longtemps déjà M. Bardou avait dû cesser ses dévots exercices.

Montfort ne put renouveler souvent dans la



Notre-Dame de Paris au XVII^e siècle
Vue intérieure (d'après Aveline)

